

Phantom Thread

La belle empoisonneuse

Maxime Labrecque

Numéro 313, avril 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2018). Compte rendu de [Phantom Thread : la belle empoisonneuse]. *Séquences : la revue de cinéma*, (313), 24–25.

Phantom Thread

La belle empoisonneuse MAXIME LABRECQUE



Épris d'une profonde tristesse en incarnant le personnage tourmenté, voire maudit, du designer Reynolds Woodcock, Daniel Day-Lewis a annoncé qu'il terminerait sur cette note sa prolifique carrière d'acteur. Bien que réalisé par un Américain, il s'agit d'un film profondément britannique, teinté de nostalgie et méticuleusement tourné, dans lequel s'illustre un trio de personnages exprimant une connivence rarement égalée. Un chef-d'œuvre qui témoigne d'une virtuosité dans l'agencement et l'emploi des moyens de l'expression cinématographique.

À la maison Woodcock défilent comtesses, princesses et autres élégantes, qui exhibent leurs exquises étoffes, savamment découpées et cousues, dans les bals du Londres d'après-guerre. Confident de ses clientes, qui dévoilent la honte qu'elles ont de leur corps, leur vulnérabilité, il les habille avec grâce et ne leur demande qu'un respect envers ses robes. Homme d'une brillance incontestable, charmant et respectable, faisant preuve d'un tact et d'une considération élevés envers les femmes et son travail, Woodcock est hanté par maintes superstitions et prisonnier d'une routine qu'il s'est pourtant lui-même imposée. Le travail passe avant l'homme, et ses robes constituent une extension de son être. Rarement a-t-on vu un film sachant dépeindre avec autant de délicatesse et de minutie le milieu

de la mode, sans pour autant suivre le destin d'une personnalité historique. Il s'agit en quelque sorte de l'antithèse de l'étourdissant et du foisonnant *Prêt-à-porter* (1994) de Robert Altman. Malgré leurs qualités respectives, les abondantes biographies portées à l'écran de Chanel ou de Saint-Laurent demeurent captives de leurs références, ancrées dans la glorification d'une figure, dans l'illustration usée du passage de simple mortel à créateur adulé. Or, c'est avec Woodcock — un personnage fictif — que la véritable émotion est véhiculée. Affranchi de l'obligation de fidélité envers un créateur de mode réel, le film peut se permettre d'éviter de raconter pour s'attarder sur le ressenti. Ici, la mode devient allégorie. On ne s'embourbe pas dans les faits, on n'essaie pas de transformer la vie en destin. En réalité, la force du film réside dans les petits gestes, les tropismes. Il ne s'agit pas de suivre l'évolution en actes d'un récit bien codifié, mais d'observer la dynamique parfois tendre, parfois houleuse, qui anime ses personnages.

Paul Thomas Anderson possède un savoir-faire certain, une touche d'auteur incontestable lorsqu'il est à la barre d'un projet cinématographique, même si son adaptation du roman *Inherent Vice* (2014) s'est avérée, au final, un douteux produit. Si Alexandre Astruc affirmait, dans les années 1940, que le réalisateur écrit le film par le biais de sa mise en scène — tout comme l'écrivain utilise son stylo — Anderson possède une maîtrise déconcertante de cette « caméra-stylo ». Avec *Phantom Thread*, il emploie tous les moyens d'expression cinématographiques avec un naturel qui ne cesse d'étonner par sa justesse. Si le réalisateur doit certes être célébré pour ses qualités évidentes, c'est également en tant que scénariste qu'il s'illustre. Ici, chaque réplique est à sa place. Les échanges de regards et les silences ponctuent les dialogues, en instaurant à la fois douceur et tension entre les protagonistes. Il est remarquable de voir évoluer à l'écran des acteurs qui ont le loisir de prendre leur temps entre chaque réplique. Comme il n'y a pas profusion inutile de dialogues, les scènes sont savamment dosées et s'offrent au spectateur avec un soupçon de suspense et de mystère. Anderson endosse également le rôle de directeur photo, pour lequel il parvient à envelopper chaque séquence d'une atmosphère feutrée, tantôt

1. Ici, la mode devient une allégorie

2. Une impression de conte de fées



2

glamour, tantôt champêtre, sans jamais sombrer dans le tape-à-l'œil. Se faisant l'alliée d'une direction artistique irréprochable, chaque scène, qu'elle se déroule à Londres ou à la campagne, procède d'un souci du détail inouï.

Bordant le tout d'un classicisme sans aucune lourdeur, la musique de Jonny Greenwood — multi-instrumentaliste de Radiohead — par sa quasi-omniprésence, amène une touche de rêverie diurne, une impression de conte de fées d'un goût exquis. Cette musique relève de l'haptique par l'effet accrocheur qu'elle cause chez le spectateur, sans jamais devenir trop insistante. Elle s'insère harmonieusement dans cette subtile valse d'émotions, où la relation entre Reynolds et Alma se développe, se heurte, se renouvelle jusqu'à l'atteinte d'un équilibre impensable, mais dans lequel le couple a trouvé son erre d'aller. La Luxembourgeoise Vicky Krieps brille dans le rôle d'Alma, elle qui a un je-ne-sais-quoi d'Alicia Vikander et dont la carrière, espérons-le, connaîtra de nombreux sommets. Le film s'ouvre d'ailleurs sur une énigmatique entrevue avec un interlocuteur encore inconnu, à la lueur d'un feu de foyer. Cette narration ponctuelle d'Alma offre un accès à son intériorité et ajoute une touche de mystère enveloppant le personnage et ses intentions. Mais celle qui ap-

porte une certaine tempérance dans le couple y est pourtant externe : Cyril, la sœur de Reynolds, qui dirige aussi la maison Woodcock, vient modérer certaines situations ou tirer les ficelles amoureuses du couple. Dans ce rôle où elle fait preuve d'une épatante virtuosité, Lesley Manville illumine chaque scène. Quel jeu tout en subtilité, quelle force de caractère contenue et relâchée sans jamais hausser le ton ! La muse de Mike Leigh mérite, dans ce film, toute notre attention et tous les prix qu'elle pourrait gagner.

La dynamique à trois dans la maison Woodcock pourrait être interprétée comme un jeu de pouvoir, mais il s'agit davantage de la recherche d'un étrange équilibre entre ces forces de la nature. Toutes les scènes ont leur place dans cette œuvre qui ne pourrait pas être plus somptueusement délicate. Cela dit, elle fait aussi preuve d'une puissance grandiose, portée à bout de bras par une distribution impeccable, jusque dans les moindres personnages secondaires. *Phantom Thread* est, en ce sens, une œuvre parfaite pour dire au revoir à un grand acteur. Nul ne sait si sa déclaration est définitive, si cette retraite annoncée sera inébranlable, mais saluons une fois de plus le talent de Daniel Day-Lewis et son apport au 7^e art. Avec élégance, il se retire avec un rôle qui, s'il constitue son chant du cygne, saura passer à l'histoire. ▲

LE FIL CACHÉ | États-Unis – Année : 2018 – Durée : 2 h 10 – Réal. : Paul Thomas Anderson – Scén. : Paul Thomas Anderson – Images : Paul Thomas Anderson – Mont. : Dylan Tichenor – Mus. : Jonny Greenwood – Son : Matthew Wood – Décors : Véronique Melery – Dir. art. : Mark Tildesley, Denis Schnegg – Cost. : Mark Bridges – Int. : Daniel Day-Lewis (Reynolds Woodcock), Vicky Krieps (Alma), Lesley Manville (Cyril), Gina McKee (la comtesse Henrietta Harding), Brian Gleeson (Dr. Robert Hardy), Harriet Sansom Harris (Barbara Rose) – Prod. : Paul Thomas Anderson, Megan Ellison, Daniel Lupi, JoAnne Sellar – Dist. : Universal Pictures.